PETITE BIBLIO
PAYOT
HISTOIRE

NORMAN OHLER

LES INFILTRÉS

L'HISTOIRE DES AMANTS QUI DÉFIÈRENT HITLER



PHARUS-PLAN

BERLIN

Ausschnitt aus der großen 3 teiligen Ausgabe (3 Karten)

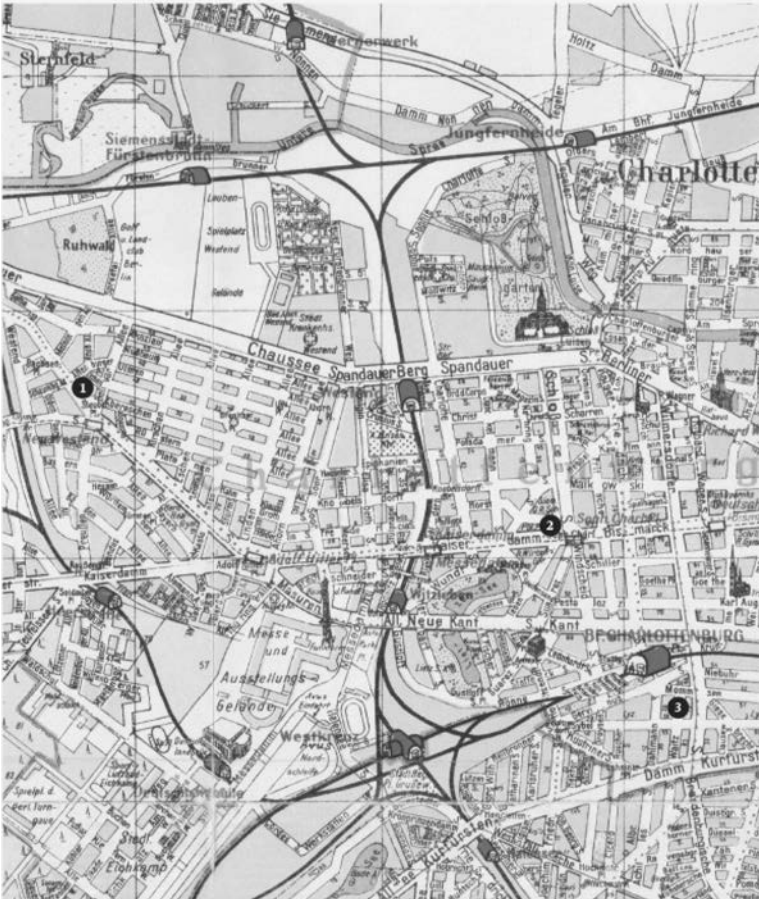
PHARUS-PLAN, Berlin N 54, Schwedter Straße 263

Maßstab 1 : 20000

Jede Seite der Pharusadresse entspricht einer Entfernung von ca. 1000 m.
Gewähr wird nicht übernommen. Nachahmung (auch teilweise) wird gerichtlich verfolgt.
Die Verwendung der Pharus-Pläne für wissenschaftliche gewerbliche Weiterverarbeitung ist nur mit Genehmigung des Pharus-Verlags, Berlin, gestattet.

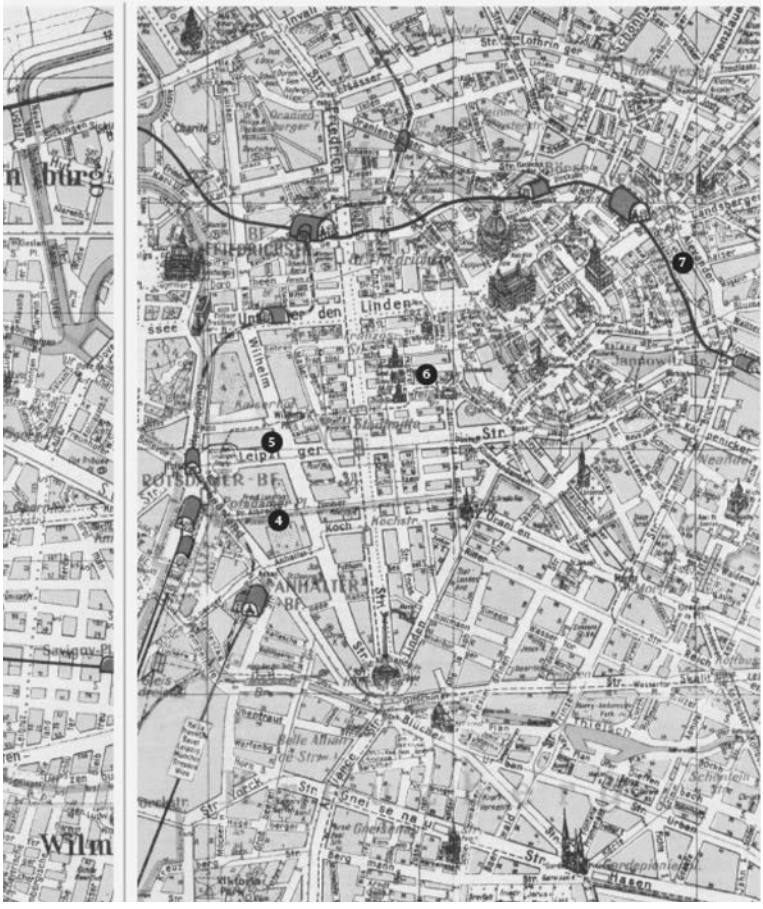
LES LIEUX DE L'ACTION

1. Le second appartement de Harro et Libertas (19, Altenburger Allee)
2. La prison de la police, 1, Kaiserdamm
3. Le premier appartement de Harro et Libertas (2, Waitzstrasse)



(pour la carte d'ensemble voir en fin d'ouvrage)

4. Le *Reichssicherheitshauptamt*/Gestapa (8, Prinz-Albrecht-Strasse)
5. Le ministère de l'Air (Wilhelmstrasse)
6. La *Deutsche Kulturfilm-Zentrale* (26, Jägerstrasse)
7. La préfecture de police, dite le « château rouge », Alexanderplatz



« C'est l'histoire de jeunes gens qui voulaient avant tout vivre, et s'aimer… »

Harro Schulze-Boysen est officier au ministère de l'Aviation du Reich, Libertas Haas-Heye attachée de presse à la MGM à Berlin. Tous deux viennent de familles allemandes aisées, proches des dignitaires du parti nazi. Sous des dehors de jeune couple bohème qui s'étourdit de fêtes, ils vont contribuer à fonder l'Orchestre rouge, célèbre mouvement de résistance à Hitler, et livrer d'importants secrets militaires au KGB. Démasqués, ils sont condamnés pour haute trahison et exécutés en 1942. Toute trace de leur mémoire sera gommée sur volonté du Führer.
À travers le portrait de ces deux attachants héros au destin tragique, l'auteur peint un panorama de la folle Berlin des années 1930-1940 et du passage de la République de Weimar au III^e^ Reich.

Norman Ohler, écrivain allemand, est notamment l'auteur du succès de librairie *L'Extase totale. Le III^e^ Reich, les Allemands et la drogue*, et, aux Éditions Payot, de *High Trip. Les nazis, la CIA et les drogues psychédéliques*.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Payot

High Trip. Les nazis, le LSD et la CIA
Les Infiltrés. L'histoire des amants qui défièrent Hitler

Chez d'autres éditeurs

L'Extase totale. Le III^e^ Reich, les Allemands et la drogue, La Découverte, 2016.

Norman Ohler

Les infiltrés

L'histoire des amants qui défièrent Hitler

Traduit de l'allemand
par Olivier Mannoni

PETITE BIBLIO
PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Cet ouvrage porte le numéro 1229 dans la collection
« Petite Bibliothèque Payot »

Ouvrage dirigé par Sophie Bajard

TITRE ORIGNAL :
Harro & Libertas.
Eine Geschichte von Liebe und Widerstand
(Berlin, Kiepenheuer & Witsch, 2019)

Conception graphique de la couverture : Sara Deux -
Illustration : © Vincent Roché

© Verlag Kiepenheuer & Witsch, 2019
© Éditions Payot & Rivages, Paris,
2020 pour la traduction française
et 2023 pour l'édition de poche

ISBN : 978-2-228-92560-0

Pour les enfants

« Ça ferait un scénario fantastique si ce n'était pas aussi une histoire interdite. »

Un commissaire de la Gestapo[1].

« Exprimer le passé en termes historiques ne signifie pas le reconnaître "tel qu'il a réellement été". Cela revient à s'emparer d'un souvenir tel qu'il apparaît en un éclair à l'instant d'un danger. »

Walter Benjamin[2].

PROLOGUE

0

Je devais avoir 12 ans et j'étais assis dans le jardin de la maison de mes grands-parents, dans les faubourgs d'une petite ville du sud-ouest de l'Allemagne, dans le Klingeltal, près de la frontière avec l'Alsace. Cette localité, qui est aussi mon lieu de naissance, avait été rasée lors d'un bombardement de la Royal Air Force en mars 1945 et plus de 95 % des bâtiments baroques avaient été détruits. Mes grands-parents avaient connu le même destin que tant d'autres : ils avaient tout perdu sous le déluge de bombes. Après la guerre, mon grand-père construisit une nouvelle maison, « de ses propres mains et avec les gravats ». Il lui donna le nom de *Morgensonne*, « Soleil du matin », et appela le sentier qui y mène à travers le Klingeltal *Wiesengrund*, « le vallon herbeux », des noms qui figureront plus tard sur les cartes routières officielles.

Dans le jardin de la maison *Soleil du matin*, nous jouions souvent à *T'en fais pas*, l'équivalent allemand du jeu des petits chevaux, et avant le premier jet de dés, mon grand-père disait toujours : « On joue dur, mais loyal ! » Cette phrase me terrorisait toujours un peu, même si je n'avais aucune objection contre le jeu loyal et même si le *dur* n'était pas à prendre particulièrement au pied de la lettre, car au fond nous ne jouions ensemble que pour nous amuser et tuer le temps. Mais cet après-midi-là, loyal ou pas, je refusai de commencer à jouer tant qu'il ne m'aurait pas raconté une histoire liée à la guerre. Le matin, nous avions vu au lycée un documentaire sur la libération d'un camp de concentration montrant les montagnes de lunettes et les visages émaciés, des images entrecoupées d'autres plans du

peuple allemand en liesse, et aucun de nous n'avait été autorisé à quitter la salle avant la fin.

J'ai donc voulu savoir si mon grand-père avait été mêlé à tout cela. Dans un premier temps, il a secoué la tête et a fait mine de commencer notre partie. Mais j'ai attrapé les deux dés couleur ivoire et lui ai lancé un regard de défi. Le soleil brillait sur notre table à travers les feuilles du pommier, dessinant un treillis d'ombre et de lumière sur le fond jaune du tablier de jeu. Il m'a dit alors avoir travaillé pour la Reichsbahn, les chemins de fer du Reich. Ça n'avait rien d'une nouveauté pour moi, aussi ai-je insisté pour qu'il me raconte quelque chose d'intéressant.

Il est resté un instant perdu dans ses pensées, le regard fixé sur les sapins majestueux qui dessinaient, au loin, la frontière avec le Wiesengrund. Il a toussé et fini par dire, lentement, comme s'il parlait d'un autre, qu'il avait toujours été un authentique cheminot, un cheminot enthousiaste, parce qu'il avait toujours aimé la fiabilité et la précision qui allaient de pair avec les chemins de fer. Et que jamais il n'aurait pu imaginer ce qui s'était passé ensuite. « Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? » demandai-je. Il me raconta d'une voix hésitante qu'il avait été ingénieur. Est-ce que je savais ce qu'était un ingénieur ? Je ne le savais pas trop, mais je hochai quand même la tête. Pendant la guerre, poursuivit-il, il avait été nommé à Brux, dans le nord de la Bohême, un trou perdu au carrefour des lignes Aussig-Komotau, Pilsen-Priesen et Prague-Dux.

Un soir d'hiver, alors qu'une épaisse couche de neige fraîche recouvrait le double ruban noir des rails, les prairies, les arbres, la rivière gelée et l'Eger, un train à l'arrivée, un long train de marchandises composé de wagons à bestiaux qui devait laisser la voie libre à un transport urgent de munitions, vint s'arrêter sur une voie de garage. Les roues couinèrent en franchissant les aiguillages, on entendit des cris puis un long sifflement. La locomotive envoya dans le ciel un jet de vapeur. Et le silence revint dans la blanche vallée.

Quelque chose n'allait pas. Son instinct de cheminot ne le trompait pas. Au bout d'un moment, il sortit de son

bâtiment et s'approcha de la voie de garage. On n'entendait que le murmure de l'eau sous la glace de l'Eger gelé. Il remonta, inquiet, la longue rangée de wagons. Il allait revenir sur ses pas lorsqu'il aperçut un objet pendre par une étroite fente d'aération au-dessus d'une porte coulissante. Quelqu'un avait fait passer par l'orifice une tasse en fer-blanc attachée à un cordon. Elle descendit en claquant contre la paroi en bois, s'accrocha à la poignée de la porte, dont elle se libéra, reprit sa descente en se balançant et plongea dans la neige à côté de la voie. Peu après, le cordon se tendit et remonta le récipient rempli. Une main d'enfant – celle d'un adulte ne serait pas passée à travers la fente – apparut et réceptionna le gobelet.

Ce n'était pas du bétail, c'étaient des êtres humains ! Des passagers dans des wagons à bestiaux, c'était une infraction au règlement ! Un vrai scandale ! On ne faisait pas des choses pareilles à la Reichsbahn. Mon grand-père en colère regagna son bureau pour connaître la destination du train : Theresienstadt. Le nom ne lui disait pas grand-chose. Un petit bourg à quelques kilomètres au nord de Bauschowitz, le terminus, à la frontière du protectorat de Bohême-Moravie. Quand il en ressortit pour examiner les wagons, il vit deux sentinelles en uniforme noir remonter les rails au pas de course, pistolets-mitrailleurs prêts à tirer : des SS. Mon grand-père tourna les talons et rentra en vitesse. Il entendit dans son dos des cris violents et menaçants.

C'est la guerre, se dit-il plus tard en regardant par les vitres embuées du bureau surchauffé. Dans ces cas-là, personne ne se soucie du règlement. C'étaient sans doute des prisonniers, des Russes, se persuada-t-il. Mais il savait bien que ce n'était pas vrai. Le train était arrivé de l'ouest. La main était celle d'un enfant. Il savait aussi qu'il ne ferait rien pour s'y opposer. « J'avais peur de la SS », m'avoua-t-il.

Il me raconta cet épisode dans le jardin inondé de soleil de sa maison jaune, et j'avais beau l'aimer parce que c'était mon grand-père, lui que je n'appelais jamais que *Pa*, je me mis à le haïr et il le sentit. Nous commençâmes notre partie de *T'en fais pas.*

Il se produisit alors quelque chose de singulier. Au milieu du jeu, ses mains commencèrent à trembler, il tourna les yeux de côté pour ne pas avoir à me regarder et énonça d'une voix brisée : « À l'époque, je me suis dit : si quelqu'un apprend ce que nous faisons aux Juifs, nous allons le sentir passer. »

Je le dévisageai sans pouvoir dire un mot. Tout à coup, mon grand-père semblait assis très loin de moi. J'aurais pu le toucher avec ma main et pourtant la distance entre nous était accablante. En un instant, tout avait disparu : le jardin autour de nous, les pommiers derrière notre petite table, la table elle-même avaient basculé dans une autre dimension. J'étais incapable de déplacer les figurines de notre jeu. Ma grand-mère était comme une silhouette floue à la lisière gauche de mon champ de vision. Mon grand-père se trouvait quelque part devant moi. Je fermai les yeux. Tout était silencieux. D'un silence palpable.

1

Il ne fait pas toujours froid à Berlin. Certains jours d'été, la ville est incandescente et le sable brûlant de la plage vient vous chatouiller entre les orteils. Le ciel plane alors si haut au-dessus de vos têtes que vous ressentez intimement que son bleu est celui du cosmos. Il y a eu des journées comme celle-là en août 1942, quand les protagonistes de ce livre firent de la voile pour la dernière fois de leur vie sur le Wannsee. Et c'est par un temps tout aussi splendide que je rencontrai, soixante-quinze ans plus tard, un homme nommé Hans Coppi.

Hans ne paraît pas faire ses 75 ans. Il est grand et mince (comme son père, que ses amis appelaient « le Long »), il porte des lunettes rondes, il a le regard vif et ironique. Je ne sais pas vraiment sur quoi va déboucher cette rencontre : je suis certes l'auteur d'un essai sur le nazisme, mais mon projet est d'écrire des romans ou de tourner des films de fiction. Or ce que Hans Coppi m'a laissé entrevoir est

une histoire *vraie* qui ne peut donner lieu qu'à un nouvel ouvrage historique.

Hans a grandi pendant la guerre froide dans la partie est de Berlin, où il était alors une sorte de VIP. Il le devait à ses parents, considérés là-bas comme des célébrités posthumes, d'anciens combattants de la résistance antifasciste. Sa mère avait tout juste eu le temps de le mettre au monde dans les prisons nazies. Elle avait ensuite été traînée devant le tribunal, et la guillotine avait mis un terme à son existence huit mois plus tard. Hans Coppi, un historien patenté tout en nuances, a tenté sa vie durant de comprendre le sort réservé à ses parents et pourquoi eux qui, à l'instar de quelques-uns de leurs amis, étaient allés naviguer une dernière fois au cours de cet été 1942 avaient dû mourir si jeunes.

Je croyais alors connaître les principaux membres de la résistance au régime national-socialiste : le comte Schenk von Stauffenberg, qui avait déposé la bombe lors du coup d'État manqué du 20 juillet 1944, Georg Elser, ce combattant solitaire et maniaque dont l'explosif bricolé par ses soins avait manqué Hitler de quelques minutes seulement en 1939, Sophie Scholl, cette jeune femme à la fois si sage et si rebelle, et son frère Hans, qui consommait de la morphine et de la pervitine. Pourtant, Hans Coppi me raconte une tout autre histoire : celle d'un couple avec lequel son père était lié d'amitié, un couple qui a combattu la dictature pendant de nombreuses années et qui luttait pour un amour sincère. Leurs noms étaient Harro et Libertas Schulze-Boysen. Plus d'une centaine de personnes se sont rassemblées autour d'eux au fil des ans ; ils ont tissé un réseau fascinant qui comptait presque autant de femmes que d'hommes, ce qu'aucun autre groupe n'avait accompli. C'est l'histoire de jeunes gens qui voulaient avant tout *vivre* et s'aimer, même si l'époque qu'ils connurent n'avait d'autre point de repère que la mort.

La tâche que Hans Coppi s'était fixée n'était pas simple : il s'agissait de déterminer ce qui s'était réellement passé autour de ce couple. Lorsque Hitler avait appris ce qui s'était tramé contre lui au cœur de la capitale du Reich, il avait été pris d'une telle colère qu'il avait ordonné d'effacer

toute trace de ces événements exceptionnels et de les falsifier jusqu'à les rendre méconnaissables. De gommer et de faire disparaître la vérité sur Harro, Libertas et tous les autres. Le dictateur y était presque parvenu.

Je rencontre Hans Coppi au café am Engelbecken, à la jonction entre Est et Ouest, à l'intersection entre les paraboles urbaines de l'ancienne capitale de la RDA et celles de la ville emmurée que fut Berlin-Ouest. Les bâtiments en béton préfabriqué du socialisme y jouxtent des immeubles résidentiels bourgeois des années 1870 : c'est là que se dresse toujours l'église Saint-Michel, construite par un élève de l'architecte Karl Schinkel, un édifice qu'un bombardement a privé de son toit et que Hans Coppi regarde en clignant des yeux, sceptique, en cet après-midi d'été. Il sait que la chaleur accumulée se transforme volontiers en orage quand le soir tombe sur cette ville étonnante et parfois chargée d'une grande tension.

Mon fils, qui a un peu plus d'un an et demi, m'a accompagné à ce rendez-vous. Notre conversation l'intéresse moins que les canards qui nagent dans l'étang, devant l'Engelbecken. À chaque fois que l'un d'eux abandonne son nid dans les roseaux pour glisser sur l'eau et que mon petit garçon s'en approche d'un peu trop près, je me lève, le rattrape près de la rive, l'installe sur sa chaise et lui propose son jus de rhubarbe pétillant. Il aurait peut-être mieux valu le laisser à la maison mais Hans Coppi semble ne pas être gêné par ces interruptions. Il nous observe attentivement.

Lorsque ses parents ont été arrêtés à leur tour, un peu moins de deux semaines après la capture de Harro, en septembre 1942, Hans était dans le ventre de sa mère, Hilde. Dans un premier temps, elle a été enfermée avec d'autres femmes au centre de détention de la police, sur l'Alexanderplatz, puis internée fin octobre – elle était alors proche de l'accouchement – à la prison pour femmes de la Barnimstrasse. C'est là qu'elle a pu mettre son enfant au monde, appelé Hans. C'était aussi le prénom de son mari.

Soudain, je sursaute en entendant un tintement. Mon regard se porte vers mon fils : il a cassé un morceau de

son verre avec ses dents ! Il me faut un moment pour réaliser mais la petite demi-lune découpée sur le verre ne laisse aucun doute. Je glisse prudemment les doigts dans sa bouche et en sors le fragment parfaitement découpé. Heureusement qu'il ne s'est pas blessé ! Je le regarde, ahuri, et il m'observe lui aussi, un peu effaré. Je ne savais pas que les enfants en bas âge pouvaient casser du verre avec leurs dents, surtout d'une manière si nette, et lui aussi l'ignorait manifestement. Hans incline la tête à gauche : « Il a une sacrée énergie, ce garçon ! » Et je comprends tout à coup pourquoi mon fils m'a accompagné à cet entretien : je me prends à souhaiter que mon petit ait pour ambition de maîtriser la vie comme Hans Coppi en se confrontant un jour à l'Histoire.

Il fait très chaud cet après-midi-là à Berlin et, après notre conversation, je roule jusqu'au Wannsee pour m'y baigner et y observer les canards, encore plus nombreux. Je suis aussi curieux de contempler ce lac auquel les événements sont si étroitement liés. Nous sommes le 31 août 2017, soixante-quinze ans jour pour jour après l'arrestation de Harro. Le vent se lève, l'orage approche.

2

Enquête dans le quartier Mitte. Là où se dressait à l'époque des faits le *Reichssicherheitshauptamt,* l'Office central de sécurité du Reich, a pris place aujourd'hui un mémorial intitulé *Topographie de la terreur.* C'était le quartier général de la Gestapo. C'est là que Himmler avait le bureau dans lequel il faisait deux heures de yoga chaque matin avant de vaquer à ses occupations quotidiennes. C'est là qu'Eichmann organisa le génocide des Juifs. Et c'est là, dans la cave bétonnée où se trouvaient les geôles, que furent détenus Harro, mais aussi, temporairement, Libertas, tout comme le père de Hans Coppi. La cellule de Harro, le numéro 2, n'existe plus, pas plus que celle des autres. Le bâtiment a été sévèrement endommagé par un

bombardement de la Royal Air Force et ce qu'il en restait a été rasé après la guerre. Dans les années 1970, le terrain était occupé par une entreprise de déblaiement et un circuit permettait d'y rouler à toute vitesse, même sans permis de conduire. Aujourd'hui, une exposition rappelle dans ces anciennes caves la mémoire de Harro Schulze-Boysen.

Je retrouve Hans Coppi devant les vitrines de l'exposition. Il paraît fragile ce jour-là et me demande des nouvelles de mon fils. Puis, nous longeons l'ancien quai Tirpitz, renommé Reichpietschufer, pour rejoindre le « Bendlerblock* », un groupe de bâtiments situé dans la Stauffenberg-Strasse. C'est là qu'on a installé, à côté du ministère de la Défense, le mémorial de la Résistance allemande. Dans cet édifice massif, une pièce au quatrième étage abrite la « collection Orchestre rouge ». Les enquêtes menées au cours des années précédentes ont permis à Hans Coppi et à d'autres protagonistes de mettre la main sur de nombreux documents, envoyés par des témoins et parents, qui permettent d'éclairer les événements survenus dans l'entourage de Harro, de Libertas et de tous les autres. C'est une salle remplie de lettres, d'albums photo, de dossiers et de notes prises lors d'entretiens, d'interviews de témoins, de journaux, de protocoles d'interrogatoire.

Aussi curieux, dramatiques ou invraisemblables que puissent paraître certains des événements qu'on découvrira ici, il ne s'agit pas d'une fiction. Tout ce qui figure entre guillemets est attesté par des sources. Le cadre en est Berlin, une ville qui a déjà connu de multiples métamorphoses, mais dans laquelle ont toujours vécu des gens aux besoins similaires : des gens qui aimaient manger, aller au cinéma ou danser, qui avaient des familles, élevaient des enfants ou voulaient simplement partager un moment ensemble. Des gens qui se rencontraient au café, même quand des hommes en uniforme noir étaient assis à la table d'à côté, taches de couleurs, tour à tour grises puis brunes, qui devinrent de

* C'est dans le Bendlerblock, qui abritait à l'époque le siège du haut commandement de la Wehrmacht, que s'est jouée l'issue de l'attentat du 20 juillet 1944. *(N.d.T.)*

plus en plus envahissantes au fil du temps. Des gens qui réfléchissaient à la manière de réagir à des situations politiques intenables, à la manière de se comporter à une époque où le conformisme était de mise. Des gens en somme très différents de mon grand-père, qui s'était contenté de poursuivre son activité d'ingénieur à la Reichsbahn.

Norman Ohler, Berlin, maintenant.

DROIT AU BUT

0

L'Avocat général du ministère de la Guerre
St. P. L. (RKA) III 495/42
Monsieur le capitaine de frégate E. E. Schulze
Poste aux armées : 30 450

Berlin, 18 janvier 1943

Suite à votre demande du 9 janvier 1943, je vous informe que la confiscation des biens qui a été prononcée ne signifie pas seulement la confiscation des biens en possession du condamné mais, au-delà, à titre de peine supplémentaire, l'effacement de la mémoire du condamné.

P/O
Oberstkriegsgerichtsrat de la Luftwaffe[3]

Erich Edgar Schulze a reçu cette lettre de Manfred Roeder, le procureur général militaire du Reich, trois semaines après l'exécution de son fils Harro.

1

Près de dix ans plus tôt, le mercredi 26 avril 1933, il fait 16 °C sous le ciel bleu de la capitale allemande : une merveilleuse journée de printemps. Depuis un peu moins de trois mois, Hitler est chancelier du Reich et Harro Schulze-Boysen, alors âgé de 23 ans, n'a toujours pas cessé la publication du *Gegner*, son journal indépendant qui, du temps de la République de Weimar, prospérait avec

plus de 5 000 abonnés et dont il est le rédacteur en chef. « Adversaires d'aujourd'hui, camarades de combat de demain », telle est la devise de ce bimensuel influencé par l'expressionnisme. Le *Gegner* publie des auteurs aux opinions les plus diverses, indifférent à la censure de la presse introduite par les nazis. Dans la vision très profondément humaniste de cette publication qui mise sur le dialogue, tous les problèmes sociaux peuvent être résolus sur la base d'un terrain d'entente, même entre les points de vue les plus éloignés.

Ce 26 avril, Hermann Göring, le numéro deux du Reich hitlérien, ordonne la création d'un Bureau de la police secrète d'État *(Geheimes Staatspolizeiamt)* Le même jour, les esprits libres du *Gegner* se réunissent pour leur conférence hebdomadaire afin de débattre du nouveau rôle de l'Église dans l'État national-socialiste, qui, à peine constitué, se développe à une vitesse fulgurante. C'est à ce moment-là que l'on frappe bruyamment à la porte d'entrée du 1, Schellingstrasse, à proximité de la Potsdamer Platz.

Harro ouvre et se trouve nez à nez avec des hommes en uniforme noir. Que viennent-ils faire ici ? S'il existe une nouvelle force de l'ordre, c'est la SA, et ses troupes portent des chemises brunes. Mais par les temps qui courent, sait-on toujours précisément qui détient le pouvoir ? Ceux-là, en tout cas, appartiennent à la SS, la section III du poste tout proche, celui du 29, Potsdamer Strasse, baptisée « commando auxiliaire de police Henze[4] ».

Les hommes mettent un terme à la conférence de rédaction, confisquent quelques-uns des livres de Harro, ses photos et ses lettres, ses disques, ses cahiers de notes et ses écrits. Ils entassent le tout dans une valise en cuir puis, à coups de poing, font dévaler les escaliers à Harro et à son meilleur ami, le frêle et brun Henry Erlanger, comme aux autres rédacteurs du *Gegner*.

Henry s'appelle en réalité Karl Heinrich, son père est un banquier berlinois juif, sa mère une Rhénane originaire d'Ingelheim. Cet homme réservé est le parfait pendant de Harro, qui a un naturel de fonceur. Pour reprendre les mots d'un ami commun, il est « le type de l'éternel assistant

metteur en scène : travailleur et gai, le bon esprit dont on a besoin […] pour apporter un soutien zélé à la cause du *Gegner*[5] ». Contrairement à Harro, Henry, l'introverti, n'a pas d'ambitions politiques directes et n'a pas l'habileté diplomatique qui lui permet de gagner d'autres personnes à sa cause. Il accorde davantage d'importance aux connaissances littéraires. La philosophie contemporaine et les jeunes écrivains comme Ernst Jünger sont ses lectures de prédilection. Bibliothécaire diplômé, Henry s'intéresse à tout ce qui est imprimé.

Les SS font monter les jeunes gens dans un petit camion de transport de troupes qui les conduit au quartier général de la 3e section SS, Potsdamer Strasse. Lors de son interrogatoire, Harro se défend avec véhémence. Il ne reconnaît aucune faute et affirme diriger simplement une publication dans laquelle on débat franchement et sans œillères de l'avenir de l'Allemagne et de l'Europe. Or, c'est précisément le grave crime qu'on lui reproche. À l'aube, il se retrouve à nouveau dans le camion à parcourir la ville en tous sens, accroupi et serré contre Henry. Leurs gardiens leur assènent des rafales de coups de poing et de pied. Pour la première fois, Harro est confronté à la peur. Il ne s'est jamais encore cru réellement en danger, même si ce n'est pas la première fois qu'il a des problèmes avec les autorités. Mais, aujourd'hui, les choses prennent une autre tournure. Il cesse d'un seul coup de croire que tout finira bien d'une manière ou d'une autre, une croyance que rien n'avait encore pu ébranler. Que comptent-ils faire d'eux ? Le camion fait halte. La porte s'ouvre brutalement. N'est-ce pas la Reichsstrasse ? Et, là-bas, le Spandauer Bock, un bar populaire devant lequel s'arrête le tramway ? *« Raus ! »* Harro cligne des yeux, ébloui par la lumière d'un réverbère. Il y a dans l'air un parfum de printemps qui lui paraît incongru. À côté de lui, Henry trébuche.

Ils descendent les marches usées d'un escalier et franchissent une porte en bois. Par terre, de la paille forme une couche improvisée sur laquelle on a posé des drapeaux noir-rouge-or, une manière de se moquer de la République de Weimar disparue. Quelqu'un y est déjà allongé : un autre

rédacteur du *Gegner*, le Suisse Adrien Turel. La SS est venue le prendre chez lui quelques heures plus tôt. Harro et Henry doivent s'allonger sur le dos près de lui et « fermer leur gueule[6] ».

Leur geôle reste vivement éclairée pendant toute la nuit. Ils ne dorment pratiquement pas. À la porte, un géant en uniforme monte la garde, assis sur un tabouret ; il joue avec un pistolet qu'il tient entre ses jambes : il sort le chargeur, le rentre en faisant claquer le ressort, le sort et le rentre de nouveau tandis que les trois amis sont toujours étendus à la lumière du projecteur. Victimes de poursuites qu'ils jugent totalement injustes, ils continuent à espérer que tout cela n'est qu'un vaste malentendu. Une discussion rationnelle ne permet-elle pas de surmonter n'importe quelle divergence ? C'est justement le principe du *Gegner.* Mais que se passe-t-il si un parti ne respecte pas ce principe ? Il y a peu encore, avant la prise de pouvoir d'Hitler, il était licite de rédiger des textes critiques. Comment se peut-il que la même activité soit aussi lourdement sanctionnée maintenant ? De quel droit ces rustauds se permettent-ils cela ? Et que vont-ils faire de Henry, le « demi-Juif » ?

Vers une heure du matin, quelqu'un ouvre brutalement la porte et hurle : « Y a-t-il un dénommé Turel, ici[7] ? »

Adrien se lève.

« Garde à vous ! Comment vous appelez-vous ?

– Adrien Turel.

– Comment ?, demande le SS en mettant sa main derrière son oreille. Moi, j'entends *youpin* ! »

Mais Turel n'est pas juif, il est suisse. L'erreur rectifiée, il est libéré ; sa nationalité lui a sauvé la vie. Il refuse cependant de sortir et exige de rester auprès de ses amis. Un gardien l'entraîne de force jusqu'à la sortie. Au même moment, on coupe les cheveux de Harro et de Henry avec une cisaille de jardin, puis on conduit ce dernier dans la cour intérieure. Là, le « vrai » Juif doit courir en cercle le long des murs tandis que les SS, installés au centre, le frappent à coups de fouet. Henry n'a jamais eu une excellente constitution physique.

« Toi aussi !, hurle quelqu'un à Harro. Déshabille-toi ! »

Il ôte son pull-over préféré. Un pull bleu qui, jusqu'à ce jour, l'a toujours protégé et l'accompagne partout.

Au deuxième tour que Harro doit accomplir, torse nu, dans la cour de cet ancien lieu de divertissement qu'était le Spandauer Bock, les coups de fouet lui ouvrent la peau et il comprend qu'il a commis une énorme erreur. Il se passe la main sur le visage, sur la poitrine. Là où ses mains touchent du sang, la peau a la consistance de la corne. On le pousse contre le mur en brique. Deux hommes lui tiennent les bras, quatre autres les jambes. L'un d'eux lui descend son pantalon sous les genoux, un autre sort son couteau, se penche et plante la lame dans la cuisse de Harro. Il dessine une ligne bien nette, puis un crochet à angle droit, un second encore à l'autre extrémité, puis le même schéma inversé jusqu'à former une croix. Et à chacune de ces entailles, la haine de Harro croît pour atteindre l'indicible : dérobée sa foi en lui, la conscience primitive de sa propre toute-puissance. Car jusqu'alors, Harro est toujours parvenu à tout concilier. C'est du moins ce qu'il a toujours cru. Il a désormais perdu cette certitude. Il n'est d'ailleurs plus capable de penser distinctement, il ne ressent plus que la douleur. Il doit se battre, tout le reste ne sert à rien. Il a essayé de lutter avec des arguments, avec des mots, mais c'est tout à fait insuffisant quand on a le nazisme pour adversaire.

2

Trois jours plus tard, le 29 avril 1933, Regine Schütt, une grande et jeune femme de 20 ans vêtue d'un élégant tailleur en flanelle grise, quitte la fête d'anniversaire de son père pour rejoindre à grands pas la rédaction du *Gegner.* Cette soirée avec Harro la réjouit d'avance : d'ordinaire, elle dessine ses croquis de mode, lui travaille sur les textes de la revue, puis ils font l'amour bien qu'ils ne soient pas mariés. Constatant que la porte d'entrée est verrouillée et que personne ne répond à son coup de sonnette, elle court au bistrot du coin pour appeler Harro au téléphone. Mais elle n'a pas

même le temps de décrocher l'appareil. « Ils l'ont emmené, lui dit le barman. On les a vus[8]. »

Elle part aussitôt à sa recherche. Elle inspecte un bar après l'autre, car elle a entendu dire que chaque section de la SA a son quartier informel dans l'un de ces bistrots. Il y en a beaucoup dans le centre, c'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin, mais elle ne voit pas d'autre moyen. Avec sa belle allure et ses vêtements chics, elle pose à chaque fois la même question, correcte et courtoise : « Est-ce vous ou votre section qui avez arrêté Harro Schulze-Boysen ? » Ceux qu'elle interroge – certains sont ivres – lui répondent tous avec franchise. Regine, une blonde-rousse, est du genre qu'on apprécie ici, et les hommes tentent de l'impressionner par leur bon comportement.

Enfin, le soir du 30 avril, quatre jours après l'arrestation de Harro, elle rencontre un jeune homme de la III^e^ section SS, qui le lui confirme : « Oui, il est chez nous. » Il lui révèle aussi le lieu où il est détenu. Regine part aussitôt non pas pour le Spandauer Bock, mais pour le jardin botanique, car c'est dans ce quartier qu'habite le Dr Werner Schulze, conseiller au *Reichsgericht*, le tribunal du Reich, et oncle de Harro. Elle ne connaît pas son adresse précise, mais l'annuaire téléphonique lui permet de procéder par élimination et elle trouve enfin la bonne adresse à 3 heures du matin, à un moment où les bus ont depuis longtemps cessé de rouler. Elle informe la famille de Harro de tout ce qu'elle a pu apprendre, pensant que celle-ci a de meilleures chances qu'elle d'obtenir sa libération.

Lorsque ses parents, qui vivent dans la Ruhr, apprennent la disparition de leur fils, sa mère, Marie Luise, née Boysen, que Regine décrira comme une « femme de forte personnalité malgré sa petite taille », se rend au siège du NSDAP (le parti national-socialiste) à Duisbourg et y souscrit une adhésion pour elle et pour Harro. Elle est persuadée qu'elle aura de meilleures chances de revoir son fils vivant si elle porte l'insigne du Parti[9]. Elle apprend, consternée, qu'on ne lui enverra le « bonbon », comme on l'appelle, que d'ici quelques semaines. Mais elle ne baisse pas les bras,

explique avec émotion qu'elle est depuis longtemps déjà présidente de l'Association des femmes de la Société coloniale allemande de Duisbourg (ce qui était exact !) et, en tant que telle, bien entendu membre du Parti depuis la même époque (ce qui ne l'était pas !). Elle prétend avoir le soir même une réunion de ladite société au cours de laquelle elle doit prononcer une allocution, ce qu'elle n'entend pas faire sans insigne[10]. Sa ruse fonctionne : à titre exceptionnel, on le lui remet aussitôt ; elle l'épingle sur sa robe-manteau au niveau de la poitrine, se coiffe d'un chapeau discret et sobre et prend le prochain train ; elle voyage toute la nuit et arrive au petit matin à Berlin, où son beau-frère passe la prendre à la gare. Celui-ci lui ayant parlé de Regine Schütt et de l'unité qui détient Harro, Marie Luise se rend dans la Potsdamer Strasse, « entre la Potsdamer Platz et le pont de Potsdam, sur la gauche[11] ». Son regard tombe d'abord sur une enseigne à l'« Union des officiers de marine ». Elle entre spontanément : par le biais de son époux, Erich Edgar, ex-capitaine de corvette, elle connaît quelques officiers et espère glaner ainsi d'éventuels soutiens supplémentaires. Effectivement, deux capitaines sont là, arborant eux aussi le « bonbon » au revers. En apprenant l'arrestation de Harro, tous deux lui assurent que s'il est détenu par la SS, elle n'a pas de souci à se faire : on ne lui fera aucun mal. La SS, ajoutent-ils, n'est pas la SA ; il est vrai qu'on en sait moins sur la première que sur la seconde, mais on considère généralement qu'elle est plutôt inoffensive.

Un peu rassurée, Marie Luise gagne les locaux de la section SS. Elle y trouve deux hommes assis à une table. « Où est mon fils, Harro Schulze-Boysen ? » Le regard qu'échangent les hommes ne lui échappe pas. « Comment voulez-vous que nous le sachions ? », lui répond l'un d'eux. Au même moment, l'un des deux officiers de marine qu'elle vient de rencontrer fait irruption. Regrettant de ne pas l'avoir aidée davantage alors qu'elle a fait spécialement le voyage depuis Duisbourg, il vient d'aller frapper à l'étage à la porte de Henze, le chef de la police auxiliaire. Celui-ci, l'informe-t-il, est disposé à la recevoir, mais qu'elle soit concise, car il n'a pas beaucoup de temps.

Très émue, la mère de Harro monte l'escalier. Elle sait qu'elle doit se ressaisir : il faut qu'elle paraisse sûre d'elle pour sa première intervention dans ce nouveau système dont il est si difficile de comprendre les rouages. Il est donc vital de ne rien laisser paraître, de ne pas se laisser intimider.

« Votre fils a écrit des textes qui ne sont pas dans l'esprit du Parti », lui lance en guise de salutation Henze qui arbore une moustache.

« Mon fils est un idéaliste, répond-elle, il n'a que 23 ans et il est bien entendu encore immature. Je vous promets de lui faire abandonner la politique. » Elle prononce ces mots avec conviction : elle pense vraiment que Harro va parfois trop loin avec ses idées nationales-révolutionnaires. « S'il a reçu une raclée, ajoute-t-elle, car elle imagine sans peine que les nazis ne prennent pas de gants avec leurs adversaires, ça n'est pas bien grave. C'est le genre de choses qui glissent vite sur un jeune homme[12]. »

« Oui, effectivement, ils n'ont pas dû y aller avec le dos de la cuiller », marmonne Henze dans sa moustache. Marie Luise sent que, même s'il souhaite venir en aide à une camarade du Parti, quelque chose l'empêche de libérer Harro.

« Je vous fais encore une promesse, lui propose-t-elle, je vais l'éloigner de Berlin. »

Henze finit par accepter de faire raccompagner Harro le soir même dans la maison du beau-frère de Marie Luise, près du jardin botanique. Celle-ci l'y attend. Mais son fils n'arrive pas, ni dans la soirée ni pendant la nuit. Le matin venu, elle compose le numéro de téléphone de la section de la Potsdamer Strasse, mais Henze fait dire qu'il n'est pas là. Lorsqu'elle parvient enfin à avoir son adjoint au téléphone, celui-ci lui annonce qu'il est totalement exclu de libérer Harro, contre lequel pèsent à présent de lourdes accusations. « Mais il ne peut tout de même pas avoir fait des choses aussi graves en captivité ! », s'exclame la mère, désespérée.

3

Non, Harro n'a rien fait de grave dans cette cave réaffectée. Et pourtant Henze ne ment pas. Il y a bien eu un crime, et même un crime terrible. Henry ne se relèvera plus. On l'a forcé à courir en cercle sans s'arrêter tandis que les hommes lui assénaient des coups de fouet ; cela a duré ainsi pendant des jours jusqu'à ce que, à un moment, son cœur cesse de battre.

Le cadavre de Henry repose sur le sol comme un tas d'immondices rassemblés d'un coup de balai. Il était le cerveau économique du *Gegner*. C'est avec lui que Harro faisait la tournée des bars, c'est ensemble qu'ils avaient évolué. Mais cette fois, Harro n'a pas pu le protéger, il n'a rien pu faire pour lui. Harro se sent coupable. Il a la mort de Henry sur la conscience. Il doit à présent s'endurcir, beaucoup plus – ou bien mourir à son tour. Non, ces brutes stupides ne l'auront pas, il se le jure. Ils se casseront les dents sur lui ! Il les dépasse intellectuellement aussi bien que physiquement ! Harro va leur tenir tête, il est soudain persuadé qu'ils ne *peuvent* pas le tuer. Il se reprend et, comme s'il était devenu fou, entame un tour supplémentaire le long des murs en brique, tandis qu'ils le rouent à nouveau de coups ; il a l'oreille gauche à moitié arrachée, les lèvres éclatées, les arcades sourcilières ouvertes, le nez en bouillie. Il saigne, à l'intérieur comme à l'extérieur, mais il fait cela pour Henry. S'il court une fois de plus et s'il survit – s'il peut supporter plus de douleurs qu'ils ne comptent lui en infliger –, il les aura vaincus.

« C'est mon tour d'honneur ! », lance-t-il à ses bourreaux alors qu'il vient d'accomplir un nouveau parcours dans la cour intérieure.

« Bon sang, mais tu es l'un des nôtres ! On va t'enrôler ! », répond l'un des SS, ahuri par tant de courage.

Mais ce n'est pas vrai. Harro n'est pas l'un des leurs. Désormais, il est leur adversaire, et pour de bon[13].

4

Nous sommes dans la nuit du 1er mai 1933 : la nuit de Walpurgis*. Celle où toutes les plaisanteries sont permises. Mais c'est aussi la nuit des femmes, la nuit de Marie Luise. Elle n'a pas baissé les bras, bien au contraire, elle a fait appel au préfet de police de Berlin, l'amiral von Levetzow, un vieux camarade de son époux dans la Marine. C'est la raison pour laquelle un fourgon vert, une Grüne Minna de la police berlinoise, fonce à présent sous le ciel clair et étoilé en direction du nord-ouest de la ville. Des policiers en descendent d'un bond et frappent violemment contre la porte de la cave du Spandauer Bock, puis demandent, sur ordre du préfet, la libération immédiate des deux prisonniers. Mais il ne reste plus qu'*un seul* détenu, et les SS ne savent pas comment réagir à cette visite de la police régulière. Ils n'ont aucune autorisation de pratiquer des assassinats politiques : eux aussi sont sous les ordres du préfet de police depuis que Göring a élevé la SA et la SS au rang de polices auxiliaires. Ainsi relâchent-ils Harro en maugréant.

Lorsque le fourgon s'arrête, Marie Luise se tient en robe de chambre sur le seuil de la maison de son beau-frère. Harro marche à sa rencontre, livide, de profonds cernes sous les yeux ; sa veste n'a plus un seul bouton et il a le crâne rasé des bagnards. Elle l'a toujours connu rayonnant, plein d'espoir, heureux de vivre, ouvert aux autres. À présent, des croix gammées lui brûlent les cuisses et il grimace de douleur : il n'a plus le visage d'un jeune homme de 23 ans. Il vient de vivre une terrible expérience et sait à présent ce que sa mère ne peut pas encore savoir, et que très peu de gens perçoivent à l'époque aussi clairement : que les nazis sont des assassins, des êtres brutaux, sans scrupules, qui ne reculent devant rien.

Sa mère le conduit alors dans une pension où elle l'inscrit sous un faux nom par peur de nouvelles persécutions.

---

* Fête païenne célébrant le passage au printemps dans les pays germaniques et scandinaves, elle a fait l'objet d'un célèbre roman de Gustav Meyrink et d'une scène mémorable du *Faust* de Goethe. *(N.d.T.)*

Elle recrute deux gardes privés et part en quête d'un médecin. Regine vient lui rendre visite. Elle s'allonge précautionneusement auprès de Harro et ils font l'amour. Il a toujours eu les reins fragiles, mais, cette fois-ci, il se tord de douleur quand elle le touche aux endroits sensibles. Étrangement, cela ne lui donne pas l'impression d'être plus faible, juste différent. Il a un nouveau goût dans la bouche, plus amer. Il est jeune, et pourtant, il a déjà frôlé la mort. Il y a désormais une distance entre lui et ce monde qui peut se montrer si hostile. Regine tente de caresser ses blessures, mais ses scarifications en forme de croix gammée le brûlent comme du feu. Sa principale blessure est toutefois bien plus profonde encore. Au lit, il n'est plus ce qu'il était.

PREMIÈRE PARTIE

Gegner

Les adversaires (1932–1933)

« Nul ne pouvait risquer plus que sa vie[14]*. »*

Hans Fallada.

« On a tenté de se rassembler en dépassant toutes les vieilles oppositions. On nous appelait Gegner*, les adversaires*[15]*. »*

Harro Schulze-Boysen.

1

Six mois plus tôt – une tout autre époque –, la démocratie règne encore en Allemagne. À la mi-journée, des troubles éclatent une fois de plus à l'université. Nous sommes en 1932, à l'automne, une chemise brune a accroché des rubans à croix gammée à la couronne du monument aux étudiants tombés au champ d'honneur, et un étudiant de gauche est allé les arracher. Les deux camps hostiles se font face, haineux, devant le bâtiment principal de l'université Frédéric-Guillaume à Berlin, séparés par une étroite ruelle et « prêts à se ruer les uns sur les autres à tout instant si un seul mot de provocation tombait de part ou d'autre », se souvient un ami d'études de Harro[16]. D'un côté ont pris position les étudiants « rouges », les socialistes, les communistes et le groupuscule des démocrates bourgeois. De l'autre, sur la droite, les nazis et les corporations étudiantes nationalistes qui leur sont liées crient leurs slogans de combat contre « Juda » et « le système ». La marche normale des cours a déjà été si souvent paralysée par des manifestations politiques dans cette incertaine République de Weimar. Cette fois encore, désemparé, le recteur joint les mains et tente vainement de calmer les deux camps.

Harro Schulze-Boysen est un jeune étudiant en science politique ; ce jour-là, il a fait une grasse matinée à la « garnison rouge-gris », l'une des premières habitations communautaires d'Allemagne, où il vit dans un appartement de huit pièces, Ritterstrasse, à Kreuzberg : il n'y a pas de meubles, on partage tout, le repas, la vaisselle, l'argent. C'est une expérience sociorévolutionnaire menée par Eberhard Köbel, mieux connu sous le pseudonyme de

Tusk. Il dirige la « dj.1.11* », une communauté de jeunesse allemande qui prône la conjuration contre les structures encroûtées, l'indépendance, une vie libre et autonome pour la jeunesse, la provocation à l'égard des vieux messieurs, un royaume autonome avec des transports, des vêtements, un langage, un graphisme, une écriture toute en minuscules, un style rectiligne propres à la jeunesse. En bref : la fin de tous les résidus moisis de l'époque wilhelmienne. À côté de Harro est allongée Regine, sa « fille à mauvais garçons », une jeune et mince modiste issue d'une famille autrefois fortunée. Elle se passe la main sur le visage pour en écarter ses cheveux blond-roux, elle porte juste un peu de rouge à lèvres, rien d'autre. Elle est si amoureuse qu'elle lui demande tout à coup quelque chose de tellement choquant que Harro se lève, met son célèbre pull bleu et se faufile dans la cuisine où, en quête de quelque chose de comestible, il ne trouve que deux petits pains rassis. Peu importe, le droit à la propriété est de toute façon dépassé ; et puis, il y a quand même un bon thé pour les accompagner. « S'il veut un enfant… ? » La fille à mauvais garçons cultiverait-elle des idéaux bourgeois ?

Harro a 23 ans. En compagnie de Henry Erlanger et des autres, il veut imprimer un changement radical à la société. Il ne peut être au service de l'avenir d'*un* enfant, mais de beaucoup d'entre eux, ceux de toute l'Europe, du monde entier. Il y a suffisamment à faire dans ce domaine, surtout avec la crise qui ravage la planète : on voit des soupes populaires partout, les banques font faillite, on ne peut plus payer les loyers, on compte six millions de chômeurs pour la seule Allemagne, la dépression et le désespoir s'emparent de toutes les couches sociales, on se sent constamment à deux doigts de l'abîme. Une société entièrement nouvelle doit voir le jour, car le clivage est total, les partis sont en pleine déconfiture et ne représentent plus le peuple[17]. C'est ce que ressent Harro. Mais qu'est-ce qui doit prendre la

* La *Deutsche Jugendschaft*, créée le 1er novembre 1929. Le groupe, dissous au bout de trois ans, s'inscrivait dans le mouvement de la jeunesse qui caractérisa l'Allemagne des années 1920 et 1930. *(N.d.T.)*

place des partis ? Et qu'est-ce, au juste, que le *peuple* ? L'esprit vif de Harro mène une réflexion beaucoup trop complexe pour pouvoir proposer des solutions simples. Son objectif est encore diffus, il flirte avec des positions de droite, soutenant par exemple le combat contre le « diktat » de Versailles, qui, depuis la défaite subie à la fin de la Première Guerre mondiale, fait peser sur l'Allemagne le poids de réparations financières élevées. C'est ce genre de réflexions encore mal dégrossies, typiques du « front transversal* », et d'impulsions antiparlementaires qui lui viennent en tête. Dans cette phase tardive de la République de Weimar, les fronts idéologiques ne sont pas toujours clairement définis. Quand le *Gegner* affirme publier des textes de tous les camps, cela signifie qu'on y trouve également des écrits d'Ernst Niekisch, de Karl Otto Paetel et d'autres nationaux-bolchevistes, ou encore de nazis membres de la SA et minoritaires dans leur parti. Des communistes ayant rompu avec la ligne officielle du KPD, le parti communiste allemand, s'expriment aussi dans ses colonnes, tout comme des catholiques ou encore le président de la *Reichsbanner* berlinoise, une organisation de défense sociale-démocrate. C'est un pot-pourri inextricable, une palette allant des nationalistes aux révolutionnaires. Comment éduquer un enfant de manière responsable quand il y a encore tant de choses fondamentales à clarifier ? Et comment Regine peut-elle ne pas le comprendre ? Le regard de Harro traverse la grande chambre où, tentatrice, elle est allongée sur le lit. Las, il doit partir pour l'université.

Le tram électrique de la ligne 88 est bondé. On entend geindre des gamins, l'air est chargé de relents de sueur et de tabac, et des réclames plaquées sur les portes laquées en bois clair annoncent : *« KAKADU – le meilleur bar du Kurfürstendamm. »* Ou encore : *« Tout Berlin le sait bien : les bonnes affaires, c'est chez Karstadt. »* Un clochard dort adossé à une vitre, une femme émaciée, la cinquantaine,

* Le « front transversal » désigne les courants et les idées antidémocratiques qui parcouraient à la fois le nazisme et l'extrême gauche à la fin de la République de Weimar. *(N.d.T.)*

regarde effrontément Harro, son mètre quatre-vingt-cinq, son corps de sportif, ses cheveux blonds et ses yeux bleus étincelants. *« Philipp Kochmann, cuisson de savons de base. »* Le tram dépasse des charrettes, des calèches et des camions. *« Nazis et junkers*, ça suffit ! Votez social-démocrate ! »* Une file piétine devant l'Agence pour l'emploi, des gens étonnamment bien habillés, contrairement aux morphinomanes, là-bas, sur un banc, avec leurs grandes orbites sombres et leurs corps frêles, semblables à des colis qu'on ne serait pas encore venu chercher, restés là avec leur toxicomanie contractée pendant la guerre. *« L'évolution permanente : OSRAM. »* « L'Europe était l'horloge du monde. Elle s'est arrêtée, a écrit tout récemment Harro dans le *Gegner*. Ses rouages commencent à rouiller. Les portes des usines ferment les unes après les autres[18]. » Partout font rage des processus économiques qui accordent aux cartels un pouvoir dont on ne dit mot dans la Constitution de Weimar. Il faut en finir avec le capitalisme ! Mais le communisme n'est guère bon à rien lui non plus : un appareil trop rigide, aux ordres de Moscou. *« Voyagez en Russie soviétique ! »* s'exclame une annonce publicitaire. *« Voyages d'études à bon marché pour les médecins, les éducateurs, les ouvriers. INTOURIST. »* « Je constate encore une fois que je ne suis pas communiste, a-t-il écrit à sa mère Marie Luise, qui tient un foyer bourgeois à Mülheim an der Ruhr et à qui tout cela fait un peu perdre pied. Le parti communiste est une forme d'expression particulière du mouvement socialiste mondial ; le parti bolcheviste, par exemple, est le parti typiquement russe. Il n'est donc pas acceptable pour l'Allemagne[19]. » La ligne 88 serpente dans une ville labyrinthique. La « maladie de la grande ville », comme l'appelle Harro, se propage. Ses bandes de gangsters valent à l'arrondissement de Friedrichshain la réputation d'être le Chicago de Berlin. C'est une époque confuse, mais qui a le goût de l'expérimentation, et ce, dans toutes les directions[20]. Le

* Les *junkers* étaient une caste de propriétaires terriens et de nobles prussiens, considérés comme le symbole de l'ordre ancien. *(N.d.T.)*

personnalisme offrirait-il une issue, celui que prônent les amis philosophes français de Harro qui publient à Paris la revue mensuelle *Plans* ? Le personnalisme est un système révolutionnaire total qui se conçoit comme une alternative critique aux théories communiste et fasciste, et veut remplacer l'individualisme libéral en se focalisant sur la personne. Jamais l'État ne doit représenter le bien suprême, jamais l'être humain ne doit être relégué au rang d'individu. Cela paraît aussi lumineux que nébuleux, dans la mesure où les mécanismes permettant d'atteindre ces buts restent flous. Mais cela ne dérange pas Harro : il considère justement que l'un des atouts de ce courant du personnalisme, dont il se sent vaguement membre, est d'être un mouvement porté par l'idée d'une révolution permanente, d'une vision ouverte du monde et d'une économie orientée vers le socialisme. Un chemin qui postule la liberté de décision comme principe fondamental de la vie humaine. Il passe la place Belle-Alliance, le canal du Landwehr, la gare Anhalter. Mais que signifie au juste la *liberté de décision* ? Dans le personnalisme, l'homme doit devenir l'auteur de sa propre biographie. Au cours de discussions avec de jeunes intellectuels français du mouvement de l'Ordre nouveau*, Harro a évoqué l'idée d'un nouvel ordre européen, il a eu la vision d'une Europe qui serait l'Europe des régions. Surmonter la vision étriquée et nationaliste des anciens, et surtout des gouvernants, devait être la prérogative des groupes de jeunes en Allemagne comme en France.

Afin d'approfondir les relations d'amitié et de surmonter les rigidités nationales, Harro a organisé une rencontre de la jeunesse. C'était en février 1932, à l'université de Francfort. On avait dénombré une centaine de participants venus de France, d'Allemagne, d'Italie, de Belgique et de Suisse, devant lesquels cette tête brûlée de Harro avait réclamé dans son discours l'abolition du système capitaliste

* Ce mouvement, qui prônait lui aussi une « troisième voie » et où l'on trouvait des intellectuels comme Robert Aron ou Denis de Rougemont, n'a rien à voir avec l'organisation fasciste des années 1960-1970. *(N.d.T.)*

et la liquidation du « diktat » de Versailles. Au lieu d'une pure et simple élimination des traités, les participants français avaient alors proposé de créer un nouvel ordre européen pour y intégrer l'Allemagne. Cela avait été l'un des rares forums publics organisés en marge de la rencontre de politiciens de haut rang au cours desquels Français et Allemands s'assirent à une même table, alors que pour le reste les deux parties restaient coincées dans un mode de réflexion qui rappelait les tranchées. Mais la discussion avait été difficile, le camp allemand s'étant présenté dans une regrettable dispersion. À côté de quelques militants de gauche, on avait surtout vu émerger le spectre national-révolutionnaire, depuis les communistes d'opposition du KPO, les représentants de la Ligue de combat jeune-prussienne et les syndicalistes anarchistes, jusqu'au Front noir d'Otto Strasser* et au Corps gris d'Alfred Schmid** – un tohu-bohu d'opinions, de souhaits, de points de vue. Dans ce contexte, Harro est devenu un orateur reconnu, il a su s'affirmer au cours des débats brûlants et reprendre ou mettre en pièces les arguments de son interlocuteur. Seule l'efficacité avec laquelle il a mené les négociations a permis d'éviter que le congrès ne se termine sur un éclat au lieu d'un échec. Afin de pouvoir, à l'avenir, entamer un dialogue ciblé avec ses voisins européens, il veut désormais faire du *Gegner* une plate-forme d'opinion allemande.

Harro descend du tram ; la rue est en cours de rénovation. On ôte les vieux pavés comme si on les extrayait d'une blessure, avant d'y verser de l'asphalte brûlant. La terre bouillonne, le métro y gronde. Avenue Unter den Linden, les feuilles des arbres sont déjà brunes, le froid s'installe. D'un pas détendu, les mains dans les poches de son pantalon, il se rapproche du parvis de l'université ; devant les grilles, des mendiants sont installés à de petites

* Le Front noir, dirigé par Otto Strasser, fut fondé en 1931 et regroupait des déçus du national-socialisme. Il fonctionna principalement en Amérique latine. *(N.d.T.)*

** Le Corps gris était une association de jeunesse élitiste, fondée par Alfred Schmid, qui comptait quelques centaines de membres. *(N.d.T.)*

tables. Soudain, il voit des étudiants s'affronter et comprend aussitôt que la situation exige qu'il intervienne avec toute son énergie. Harro sait à qui il a affaire, et chacun sait qui il est, dans son éternel pull-over bleu[21]. Au-delà des frontières idéologiques, il jouit de la confiance de ses condisciples parce que c'est un débatteur brillant, mais aussi en raison de son allure éblouissante et parce qu'il possède quelque chose dont on a d'autant plus besoin dans une époque qui se cherche des points de repère : du charisme. Alors que l'envie de se battre crispe les esprits des deux camps, il conserve ses manières pondérées, gaies et aimables : il salue d'une poignée de main les chemises brunes, chacune à son tour, et s'enquiert du sujet de la querelle. Il écoute tranquillement l'histoire des rubans à croix gammée coupés. Non, ce n'est pas un ami des nazis, il les trouve trop balourds et rejette formellement leur antisémitisme, mais il est quand même capable de parler à des gens comme eux. Puis il se tourne vers les étudiants de gauche, qui chantent à tue-tête *L'Internationale* et, là aussi, serre la main de chacun. Ce camp est celui qui l'attire : il lit Karl Marx et sait parfaitement faire la différence entre, d'une part, un projet d'inspiration internationaliste visant un ordre social plus juste dans lequel tous doivent avoir accès à l'éducation, au logement et aux soins médicaux, et, de l'autre, l'extrémisme de droite et l'antisémitisme des nationaux-socialistes, qui ont pour objectif la division et l'exclusion.

Entre-temps, les deux camps ont cessé de crier leurs slogans. Tous l'observent, y compris le recteur, et comme tout révolutionnaire à l'instinct infaillible, Harro saisit l'occasion et distribue de nouveau des poignées de main, cette fois alternativement d'un côté et de l'autre, ce qui lui permet de résoudre le conflit[22].

2

Avec Regine, tout se passe pour le mieux. Ils forment une drôle de clique, tous autant qu'ils sont : artistes, gays, artistes gays, révolutionnaires, bohèmes. Ils sont tous jeunes et séduisants et mènent une vie instable dans cette époque instable qu'est celle de Weimar. Pour Harro, cependant, le principal n'est pas l'amour qu'il lui porte, mais la politique – et il en a toujours été ainsi. C'est un « Allemand ardent », comme le décrit un ami, doté d'une conscience culturelle allemande « très profonde, peut-être innée, héritée de sa famille, mais aussi acquise : une conscience artistique et philosophique[23] ». À Fribourg, où Harro a commencé ses études, il faisait partie d'un groupe pratiquant la violence ; après 1924, il a été membre de la jeunesse de l'Ordre jeune-allemand, une ligue de défense nationale-libérale. Les idées et les idéaux du *Jungbund*, la Fédération de la jeunesse créée par Hitler, ont exercé sur lui une forte influence : la vie considérée comme un combat permanent, l'absence de compromis, une discipline rigoureuse, un goût affirmé pour le sacrifice et la souffrance, mais aussi l'esprit de camaraderie. Lycéen à Duisbourg en 1923, il militait déjà sur les barricades pour protester contre l'occupation de la Ruhr par les Français, ce qui lui a valu de passer une nuit au poste à l'âge de 14 ans – une cause honorable, dans une famille où l'engagement social appartient à la normalité. L'oncle de la mère de Harro, Ferdinand Tönnies, a été l'un des fondateurs de la sociologie en Allemagne : la soif de culture, la tolérance et l'ouverture au monde sont des valeurs importantes dans la famille. Le plus célèbre parent de Harro est le frère de sa grand-mère maternelle, le grand amiral Alfred von Tirpitz, un conservateur de droite qui a fondé pour l'empereur Guillaume II la flotte de haute mer afin que l'Allemagne puisse résister à une confrontation militaire avec la Grande-Bretagne. Jusqu'à un âge avancé, Tirpitz porta une remarquable barbe fourchue qui formait un double cône martial pointé vers le sol et impressionnait toujours ses